

L'étude de l'autobiographie est inscrite au programme de la classe de Troisième. Parvenus à la fin des années de collège, à un âge où ils sont capables de s'interroger sur eux-mêmes, sur leur histoire personnelle, les élèves se voient proposer l'étude et la production de textes autobiographiques.

Ce travail à la fois artistique et littéraire, dirigé par Hanna Zaworonko-Olejniczak, photographe, Florence Nouilhan, professeur de Lettres, et Cécile Frebourg, professeur d'Histoire, est une proposition permettant aux adolescents de s'initier à l'introspection de manière enrichissante. Le détour par un ancêtre est un moyen pour atténuer la difficulté de parler de soi directement, en même temps qu'il permet de s'interroger sur son origine, son lien à un membre particulier de la famille, son attachement à des objets familiaux, enfin son rapport à l'Histoire car, comme l'écrit Daniel Mendelsohn dans son récit exceptionnel, *Les Disparus* : " Ce sont les petites choses plutôt que la grande image que l'esprit retient le plus facilement : par exemple, il est plus naturel et plus attrayant pour des lecteurs de comprendre le sens d'un grand événement historique à travers l'histoire d'une seule famille."

Le résultat de ces travaux est inégal, révélant pour certains la difficulté à poursuivre un projet long et ardu, à se confronter à la difficulté de l'écriture mais aussi pour d'autres la profondeur et la maturité. Pour tous, souhaitons que ce travail ne soit qu'un premier pas vers une meilleure compréhension de soi et d'autrui.

Florence Nouilhan

Académie de Paris

Collège Vincent d'Indy
8, avenue Vincent d'Indy 75012 PARIS

Monsieur BOURASSET principal

MEMOIRES VIVES

professeur de Lettres:

Florence Nouilhan

intervenante artistique photographe:

Hanna Zaworonko-Olejniczak

professeur d'Histoire:

Cécile Frebourg

Les élèves de 3e 3

Corentin Bataille,

Laura Boccara,

Lea Bonnet,

Remi Bufnoir,

Nicolas Bulckaen,

Romain Cadasse,

Noungou Cissé,

Lena De Firmas,

Maeva Denize,

Benjamin Duché,

Eliott Gautier,

David Heni,

Antoine Kalika,

Aurélia Lo Fermo,

Benyounese Mafhoudi,

Felix Martinez,

Robin Morisse,

Stéphen Ndiaye,

Lenny Paumelle,

Elodie Reghenstreich,

Judith Samama,

Pastelle Sandoz,

Lia Sanglier,

Ruben Sibille,

Natacha Stepic,

Dimitri Tamayo.

Standortkommandantur
St. Herblain=Basse-Jndre
Coueron

Der untenstehend genannte
Arbeiter hat die Genehmigung,
die Strassen von seiner Wohnung zur Forges
de Basse-Jndre und zurueck
auch zwischen 23.30 und
5 Uhr zu passieren zwecks
Ausuebung seines Berufes.
Dieser Ausweis hat nur
Gueltigkeit in Verbindung
mit einer abgestempelten
weissen Armbinde.

St. Herblain, 25.8.1941
Der Standortkommandant



NICOLAS

Un réfractaire au STO

Chère Hélène,

J'ai donné cette lettre à Pierre, mon collègue de travail, lorsqu'il sortait de l'usine métallurgique, dans l'espoir qu'il te la remette vite. Quand il m'a dit que les Allemands me cherchaient pour le Service du Travail Obligatoire, j'ai fui.

Au lieu d'aller à la Kommandantur, je suis parti dans les environs, puis je me suis réfugié avec des personnes qui ont fui comme moi. Je ne peux te dire où je suis ni te parler des gens qui m'entourent plus en détail car si cette lettre tombait entre de mauvaises mains, toi comme moi aurions des ennuis.

Ne t'inquiète pas, j'ai choisi de rester à Couëron avec ce groupe de réfugiés. Ce sont des personnes qui ont elles aussi échappé au STO. La vie ici n'est pas simple : on doit se relayer pour la surveillance. Heureusement, certains habitants du coin viennent nous approvisionner en nourriture et en eau. Que ferions-nous sans eux ? Ce matin, j'ai aperçu une patrouille d'Allemands non loin d'ici mais ils se font rares dans la campagne où nous sommes cachés. J'ai laissé plusieurs tickets de tabac dans mon établi à la maison, tu peux les échanger contre de la nourriture ou du lait. Je dois te laisser car c'est mon tour de garde. Je n'aime pas trop cette tâche car, lorsque l'on surveille, on croit toujours distinguer des habits de soldats allemands dans le mouvement des feuilles ou entendre le bruit de leurs bottes dans le bruissement des branches, lorsqu'un vent doux souffle dans la forêt. Cela fait peur, mais il faut tout surveiller pour ne pas se faire prendre. Prends soin de toi et des enfants, ne t'inquiète pas, je suis plus près que si l'on m'avait envoyé en Allemagne. Vivement qu'ils s'en aillent !

Etienne.

Drancy le 7-11-1941

chère Esther

J'ai reçu hier le colis alimentaire. Tu
peux t'imaginer le plaisir que m'a causé
cette réception. Le mo

nomme ma sœur et j'ai passé un soir à écrire avec
quelques mots, cher George. Je t'envoie ta carte en as-
surance que tu travailles bien une chose que m'importe
m'importe à la présente car il faut pas que
qu'elle finisse et tu m'enverras certainement
re. est plus avec Chabagny, je voudrais
à ce que il est versé et ce que il peut
pour terminer j'envoie un bonjour à
ton oncle Paul. J'aimerais bien savoir le
causé de l'écrit.



J'envoie mes meilleurs baisers à
ma fille Lia et Hélène, à la Maman, à
Odette et Charles, à George, à Henri et Albert!
Bientôt. Votre père et mère Marie Léa
George Marie Mantella L. Kalper

amère... avoir l'ache
meilleurs baisers à ma
Léa, à la Maman, à
George, à Henri et Albert et
à Odette et Charles
- gd père Marie Léa
L. Kalper



J'envoie mes meilleurs baisers à ma
chère fille Lia et Hélène, à la Maman, à
Odette et Charles, à George, à Henri et Albert, et
à bientôt. Votre père et mère Marie
Léa

ANTOINE

Heureux comme Dieu en France

David Lazare Kalika fut convoqué par la police française à Paris et arrêté le 8 octobre 1941, à l'âge de 55 ans. Le gouvernement lui avait retiré sa nationalité qu'il avait obtenue en 1928, à la faveur d'une loi promulguée l'année précédente, un an après la naissance de son plus jeune fils, Albert. Cela faisait pourtant déjà 20 ans qu'il habitait ce pays dans lequel il avait immigré depuis Grodno en Russie pour trouver du travail. Il avait tout quitté pour rejoindre la France, sûr de trouver là un asile et une vie meilleure comme l'enseignait un proverbe populaire en yiddish : " Heureux comme Dieu en France. "

Dès 1933, il avait refusé de commercer avec les firmes allemandes avec lesquelles il travaillait jusqu'alors. Il fournissait, en effet, de vieux chiffons pour l'industrie de l'imprimerie. Du fait des lois antisémites en Allemagne et conformément aux engagements pris par les Israélites français et par la Ligue Internationale contre l'antisémitisme, il s'était interdit de faire du négoce avec les persécuteurs de son peuple. Sans doute cela n'avait-il pas arrangé les choses. Avec quelques amis juifs et sa femme Esther, il avait créé une association de secours pour les plus démunis, dans le 13e arrondissement. Ils évoquaient souvent la situation en Allemagne en commentant les articles des journaux. La situation du peuple juif l'inquiétait profondément : il était pourtant très laïque et préférait de loin sa moustache bien taillée et ses costumes de coupe parfaite aux redingotes austères et à la barbe ou aux papillotes des ces immigrés juifs venus des profondeurs de la Russie ou de la Pologne, qu'il croisait dans les rues de Paris.

Il fut le seul à être arrêté dans sa famille : par chance, sa femme et ses enfants avaient pu se rendre à la campagne. Grâce aux colis qu'Esther lui envoya à Drancy, il put manger à sa faim mais il lui écrivit plusieurs lettres pour lui décrire les conditions d'hygiène déplorables, la cohabitation avec les autres internés, la peur grandissante qui poussait les gens à ne plus s'entraider, à conserver jalousement le moindre bout de savon reçu, le moindre vêtement miteux, la moindre nourriture, comme si leur sort en dépendait. Le 3 mars 1942, il faisait état de rumeurs, dans le camp, selon lesquelles les Allemands entassaient là tous ces juifs pour les envoyer travailler à l'Est. Il se félicitait du retour du printemps qui améliorerait grandement, selon ses dires, ses déplorables conditions de vie. Mais il espérait pouvoir sortir bien vite de là afin de voir ses enfants grandir...

OBSERVATIONS IMPORTANTES

CASIER DE MOBILISATION

MARQUES PARTICULIÈRES

Leges

Soldat (1) *Appelé* Service (2) *arme* de la classe

de mobilisation de *1925*

des deux index.

1925

BENJAMIN

L'évasion miraculeuse

Chère Maryse,

Je t'écris enfin à l'air libre. Je viens de m'échapper du marché couvert d'Ambert où j'ai été retenu pendant plusieurs jours.

Tout a commencé lorsque ma brigade et moi avons été capturés par les Allemands alors que nous devions rejoindre une caserne située dans le Sud. Les Allemands nous ont encerclés et nous sommes devenus comme des proies prises au piège par une multitude de chasseurs. Par bonheur, aucun coup de feu n'a été tiré. On nous a emmenés dans ce marché, sûrement dans l'attente d'un train pour partir au travail obligatoire dans les camps en Allemagne. Nos journées dans ce marché étaient aussi longues que des journées de labeur; pourtant, on ne faisait rien à part rester assis et attendre que quelque chose se passe. Chacun de nous était silencieux, pensif et inquiet. Cette inquiétude nous rongait et si cela avait duré plus longtemps, nous aurions sûrement tous sombré dans la folie. Le seul moment de bonheur était la promenade du soir : on se baladait pendant une heure à travers le village, en permanence escortés. Je me serais bien passé de cette garde personnelle toujours à nos côtés.

Il y a deux jours, vers midi, les gardes sont partis manger sans attendre la relève. Plusieurs minutes se sont écoulées sans que le moindre soldat ne revienne. Mes compagnons se sont regardés mutuellement et une lueur d'espoir a percé dans leur regard. Sans aucun mot, ils se sont dirigés vers la porte ; j'ai rejoint les imprudents et nous l'avons enfoncée. Nous nous sommes alors rués vers la sortie, assoiffés de liberté. Nous avons couru les uns à côté des autres à toute vitesse vers la forêt. Puis nous nous sommes séparés : certains ont rejoint la Résistance, d'autres ont regagné leur foyer. Quant à moi, j'ai décidé de rejoindre mon frère dans le Sud afin de me cacher quelques temps et d'avoir de nouveaux papiers. J'espère rentrer chez nous au plus vite. Il faut à présent que je me fasse oublier des Allemands. Pas question de me faire capturer à nouveau ; je ne sais pas si cette évasion spectaculaire et miraculeuse se reproduira. Prends bien soin de toi et de ta mère.

Maurice



NATACHA

Inconnus

Nous sommes en début de soirée. Je referme bruyamment mon livre. Je me lève pour le ranger, et, machinalement, j'extirpe un album-photo de la bibliothèque. Il est poussiéreux, je souffle dessus. Je m'installe pour regarder les vieilles photographies. J'adore le faire. J'ouvre l'album. Je fixe la première photo où mon arrière grand-père est entouré de ses petits-enfants, mon père sur ses genoux.

Mon père a compris. Il sait par quoi je suis fascinée. Il a l'habitude. Il me parle souvent de son grand-père qu'il a tant aimé.

D'ailleurs, qui n'aimait pas cet homme ? Même s'il n'est plus, tous les membres de ma famille vantent encore sa bienveillance. Il n'est personne qui ne l'évoque pour dire du bien de lui.

"Raconte-moi l'histoire de ton grand-père. "

Et c'est parti.

Il me dit que mon arrière-grand-père avait un grand cœur. C'était quelqu'un de bien. Il s'appelait Aleksandar Stepic ; je porte le même nom que lui. Cette photo est l'une des rares qui reste de lui.

" Y a-t-il d'autres Stepic quelque part dans le monde ?

- Ça, c'est une longue histoire. Surprenante même. Mon grand-père a été prisonnier de guerre, en Allemagne. Il a été capturé comme soldat yougoslave. Il est resté quatre ans là-bas. Tu ne le savais pas ?

- Non, je ne savais pas.

- C'était horrible. Tu n'imagines pas ce qu'il a subi."

Non, je n'arrive pas à m'imaginer de telles choses, mais j'essaie. Mon père a les mains crispées sur son pantalon. Les deux premières années où mon arrière-grand-père était en Allemagne, il se trouvait dans un camp de prisonniers. Un camp de travail. Mais ce récit ne parlera pas des horreurs que l'on peut subir dans ces camps, il se contente de la "petite histoire".

Tous les hommes en âge de travailler en Allemagne étaient au front. Mon arrière-grand-père travaillait en tant que prisonnier pour un homme riche et âgé, dans la ville d'Ulm. Mais c'était toujours mieux qu'un camp. Cet homme avait une grande parcelle de terre et avait "engagé" de la main d'œuvre. Il avait beaucoup de chevaux. Mon arrière-grand-père aussi aimait les chevaux. Cet homme avait une fille. Elle était plutôt jolie. Je crois qu'elle avait les cheveux clairs. Et il l'avait aimée, cette fille.

Avant son départ, il paraît que, le temps les ayant rapprochés, ils eurent une idylle. Et ce, malgré leur différence de situation, d'origine. Oui, mon ancêtre est finalement rentré, avec la fin de la guerre.

Mais ces quelques années passées en Allemagne ont certainement été bien horribles pour lui qui était prisonnier. Loin de ceux qu'il aimait. Dans un pays inconnu. Comme prisonnier de guerre. Quelles horreurs a-t-il pu voir ? La seule chose positive qui ait pu lui arriver doit bien être cette fille. Je ne connais même pas son nom.

Quelques années plus tard, rentré en Yougoslavie, il reçut une lettre. Une lettre de cette fille, justement. Elle lui annonçait qu'elle avait un fils. Son fils. Une photographie était jointe. Et il avait montré cette lettre et cette photographie à mon père. À son petit-fils. Il avait avoué être très étonné mais mon père avait lu dans l'expression indescriptible de ses yeux l'envie de nouer des liens avec cet enfant. Pourtant il était resté assez réservé sur ses sentiments. Il eut beau essayer de retrouver son fils à l'aide de connaissances vivant en Allemagne, il n'y parvint pas. Il ne pouvait plus remettre les pieds sur le sol allemand, il avait tellement de mauvais souvenirs là-bas. Des souvenirs que je ne peux pas écrire. Il n'a jamais vraiment parlé de son "séjour" à Ulm. Il restait toujours très évasif.

Il a donc continué de vivre avec sa famille, en ex-Yougoslavie, à Pozarevac, entouré de ses petits-enfants. Il aimait sa famille. C'était un homme bien.

Et maintenant, on ne sait guère ce que cette femme et ce fils sont devenus. Je pense souvent à eux. Cet enfant porte-t-il le même nom que moi ? Nous ressemblons nous ? Où vit-il ? Sait-il d'où il vient ? Sait-il que je pense si souvent à lui, sans même le connaître ? Je n'en sais rien. Deux inconnus. Voilà ce que nous sommes.



BENYOUNESE

Le cabas aux souvenirs

Je ne connais pas la date de naissance de mon grand-père. Je sais seulement qu'il est né à Oujda, à la frontière de l'Algérie et du Maroc. Issu d'une famille pauvre, il dut travailler dans une mine de charbon, dès l'âge de dix ans. Il aurait pu passer sa vie à ramasser ce minerai si un cancer du poumon, contracté peut-être à la tâche, ne l'avait obligé à abandonner ce travail. Aussi, il se tourna vers l'agriculture, avec le peu d'argent qu'il avait gagné. Il acheta une ferme où il éleva plus de cent moutons. Chaque jour il parcourait quinze kilomètres à pied de sa ferme jusqu'à la ville voisine pour vendre ses bêtes.

Il revenait les bras chargés de nourriture achetée au marché. Tous les jours de la semaine s'écoulaient au rythme de ces allers-retours répétitifs, à l'exception du vendredi, seul jour où mon grand-père s'adonnait à une autre activité, la prière. C'était un homme extrêmement pieux : je me souviens particulièrement de la fête de la nouvelle année au cours de laquelle toute ma famille se réunissait autour de lui. Conformément à la tradition, mon grand-père achetait un nouveau cabas qu'il remplissait de gourmandises pour les enfants, de bananes, de légumes variés, de couscous pour les plus grands. Notre famille, désormais, s'est éparpillée en Europe et ces réunions familiales n'ont plus lieu. Pourtant, je pense souvent à lui, à cet homme généreux qui, parti de rien, amoindri par la maladie, réussit cependant à bâtir sa vie et à partager comme un trésor avec les siens le peu qu'il possédait.



CORENTIN

Vertige

Je me revois encore devant toi ; c'était un samedi 22 décembre. Je me souviens du moment où tu m'avais conté ce petit bout de vie qui t'avait tant marqué.

Ce jour-là, tu me dis :

"Je me trouvais en Indochine, pendant cette guerre où je servais dans l'armée de terre en tant que parachutiste. J'avais fait le choix de m'engager car je voulais que la guerre se termine au plus vite. J'étais caporal en chef. Mon équipe et moi étions situés au dessus du Laos, prêts à donner l'assaut. C'était la trente-deuxième fois que je sautais, en comptant les entraînements. Pourtant, je ressentais toujours les mêmes sensations au moment de sauter. Cette passion pour le parachutisme était un rêve d'enfance. Au moment de me lancer, mon cœur se mettait à battre violemment. Lorsqu'on ouvrait la porte de l'avion, je regardais le vide béant. J'étais comme pétrifié. J'avais la peur au ventre et en même temps je ressentais une poussée d'adrénaline. Tomber dans le vide sans fin, sentir l'air me fouetter le visage, toutes ces sensations me plaisaient. Mais atterrir dans un monde cruel de guerre et de souffrances où l'on tue pour coloniser un pays, cela me terrifiait.

Dans ma chute vertigineuse, je me demandais quand j'allais toucher le sol, si la descente serait longue, si le choc au sol serait brutal ou pas. Tout d'un coup, j'apercevais le sol et ma peur disparaissait peu à peu. L'atterrissage se faisait doucement mais le soulagement était vite remplacé par l'horreur de voir au sol des morts de l'armée française portant le même uniforme que moi. Cet exercice faisait partie de mon quotidien. Mon amour pour le parachutisme était ma consolation face à l'horreur de la guerre : le cauchemar des combats n'était supportable qu'à l'idée de pouvoir sauter dans le vide à nouveau.

Ce moment tant recherché où j'étais suspendu dans les airs, loin des fracas de ce monde, était ma raison d'être."

Tu avais les larmes aux yeux ; ta voix avait changé de ton ; tu tremblais ; je ressentais cette peine qui était la tienne et je m'en voulais de ne rien pouvoir faire pour toi.

C'est en te voyant que je compris que la guerre n'abime pas que les corps, les esprits aussi.



MAEVA

De fil en aiguille

J'avais 16 ans.

La montée du nazisme inquiétait beaucoup maman et papa. Mes parents me tenaient le moins informée possible ; au lycée, moins nous savions ce qui se passait réellement, moins nous étions censées être inquiètes. Cependant, je pressentais que le danger était proche car maman me disait toujours de prendre garde à moi,

de ne parler avec aucun Allemand que je croiserais et je sentais dans sa voix une inquiétude.

Au début du mois de juin 1940, la rumeur courut que les Allemands approchaient de Paris. Je menais alors une vie paisible entourée de parents qui me chérissaient et me témoignaient beaucoup d'affection.

Nous vivions dans le 12^e arrondissement de Paris, rue du Rendez-vous, dans un appartement au 3^e étage.

A ce moment-là, les départs de certains de mes voisins furent fréquents : on aurait dit qu'ils fuyaient. Maman m'interdisait toute sortie ; c'est à peine si je pouvais me risquer sur le palier. La vie était pleine d'angoisse ; les rues étaient de plus en plus désertes, les commerçants fermaient peu à peu ; les seuls qui restaient n'avaient plus beaucoup de marchandise, c'était la pénurie.

Notre départ s'effectua précipitamment, assez tôt dans la matinée : maman nous déclara un jour que Paris ne serait bientôt plus aux Français, que ce n'était qu'une question de temps. Ce fut tellement précipité que je ne pus emporter que quelques effets avant de prendre la route avec mes parents et un tas de gens qui, eux aussi, fuyaient Paris. J'étais partie à l'aventure dans un train à bestiaux, sans même savoir où j'allais ni même ce qui m'attendait. Les wagons étaient humides, inconfortables, étroits et dégageaient une odeur nauséabonde.

Je restai pendant quatre jours serrée, sans bouger, avec d'autres personnes qui m'étaient inconnues, à jeun.

Après ce voyage tumultueux, je débarquai à Limoges dans un taudis où je devais rester assise par terre, cachée, toujours dans l'ombre. Le sol était froid et humide ; il n'y avait aucun chauffage et la pièce que j'occupais avec mes parents et une autre famille avait à peine la taille de mon ancienne salle à manger.

On ne pouvait presque jamais sortir, on restait des heures entières assis à attendre que le temps passe.

Limoges n'était pas encore envahie par les Allemands. Nous n'avions même pas de radio pour nous tenir au courant des décisions du gouvernement qui nous permettrait de rentrer à Paris ; tout ce que nous savions, c'est qu'il négociait.

A cette époque-là, je mangeais selon une carte qui limitait nos denrées alimentaires. Nous partagions notre nourriture avec la famille avec laquelle nous cohabitons. J'obtenais environ dix grammes de denrées alimentaires de plus car j'étais encore mineure mais je dépérissais à vue d'œil car l'espoir m'avait quittée et je ne savais pas de quoi mon avenir serait fait. Je vécus ainsi pendant un mois. J'appris alors à tricoter et le tricot devint un passe-temps puis, plus tard, après mon premier mariage et mon installation avec mon mari à Compiègne, mon métier.

En juin, nous récupérions notre capitale mais la France était toujours occupée. Elle était coupée en deux ; le nazisme était encore présent en France. Je misais tout mon espoir de retrouver un jour le pays de mon enfance sur les résistants. Je n'en connaissais aucun mais nous savions qu'il existait des habitants qui luttèrent contre ce gouvernement collaborationniste. Je fus témoin de l'arrestation de plusieurs centaines de personnes marquées d'une étoile jaune. Déjà, à l'époque, je ne comprenais pas. L'arbitraire semblait régner en France. Pourquoi eux et pas moi ?

Ce fut une période marquante de ma vie.



LIA

Les rails de la liberté

Suite à ma participation aux combats en France, les Allemands m'ont arrêté et embarqué vers leur pays, en direction du camp de Friedrichsfeld. Le voyage fut très long ; tous les déportés et moi ignorions où ils nous emmenaient. Nous étions entassés dans un wagon ; il faisait chaud et humide car il y avait peu d'aération. Pendant tout cet interminable trajet jusqu'au camp, je pensais à ma famille, à ma femme. Tous les bons moments passés avec eux défilaient dans ma tête. Cela fait bientôt quatre mois que je me trouve dans ce camp, quatre mois de peur, de tristesse, de solitude et de désarroi.

On nous a placés dans un grand dortoir où j'ai pris place dans un coin, à côté de deux hommes très sympathiques : Roger, un Toulousain, toujours de bonne humeur, mais un peu grincheux quand on se moque de son accent, occupe le lit de droite et Marcel, un Parisien, très robuste et imposant, celui du haut. Je les ai connus au réfectoire au cours d'une dispute avec l'un des prisonniers qui voulait me voler la petite portion de nourriture que j'avais. Marcel m'a défendu. Depuis, un lien très fort nous unit, lui, son ami Roger et moi.

Tous les trois voulons sortir le plus vite possible, quels que soient les obstacles.

Récemment, nous avons surpris une discussion entre deux gardiens : un nouveau train doit arriver dans deux jours et ils craignent que leurs conditions de travail ne deviennent plus dures. Nous avons immédiatement décidé de profiter de cette occasion pour nous échapper.

Il faut préparer les plans de l'évasion et cela ne s'avère pas facile mais quand les soldats seront occupés par les nouveaux prisonniers nous comptons être un peu moins surveillés.

Le plus difficile est de trouver quand la voie sera libre et d'aller inspecter le terrain dans lequel se dressent les murs à barbelés.

Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. Quand les gardes sont allés s'occuper des prisonniers qui avaient voyagé toute la nuit, j'ai réveillé mes deux compagnons et après avoir soulevé mon oreiller, j'ai pris la photo à laquelle je tiens tellement et qui ne m'a pas quitté depuis mon arrestation. Je m'attendris un moment en regardant le sourire de ma petite femme, entourée de nos deux familles rayonnantes. L'espoir renaît en moi ; il faut agir au plus vite. Je ne peux m'attarder plus longtemps car le temps presse. Je prends mon sac rempli de boîtes de conserves déjà entamées et de quelques mégots laissés par les gardes.

Marcel et Gérard se dépêchent de mettre leurs chaussures qui ont été trouées par les rats.

Nous sommes tous prêts. J'ouvre la fenêtre ; c'est la première fois que j'hésite ; je reste un moment la tête dehors, je ne sais plus ce que je fais.

Au moment précis où je vais chanceler, je sens une main lourde et ferme se poser sur moi ; c'est Gérard.

Il me fait un signe de la tête pour que j'avance. Je saute et atterris mal sur mes jambes. Je reste allongé par terre ; Marcel me relève et nous repartons en nous courbant le plus près du sol. Arrivés devant le premier mur, nous lançons nos sacs par-dessus et un bruit sourd résonne, mais Marcel nous rassure : ce n'est qu'une casserole qu'il a subtilisée au réfectoire. Mes compagnons me font la courte échelle et je bascule à la renverse. Deux mètres plus loin, nous arrivons au second mur qui me paraît plus grand. Roger et Marcel me prêtent encore main forte. Enfin sortis, nous courons jusqu'aux rails du train ; nous les longeons et nous glissons sous un wagon en attendant que le train démarre. Marcel, imprudent, s'est installé au milieu de la voie, quand soudain le train se met en marche et la machine impitoyable le broie sous ses roues monstrueuses.

Bouleversé, je crie son nom mais en vain, aucune réponse. Les larmes coulent sur nos visages. Nous ne pouvons pas prendre le risque de le ramasser. Profondément choqués, pendant tout notre trajet nous n'avons pas cessé de penser

à lui. Pour rentrer en France, nous avons suivi plusieurs rails et nous sommes arrivés en Suisse, notre refuge jusqu'à la fin de la guerre.



LENNY

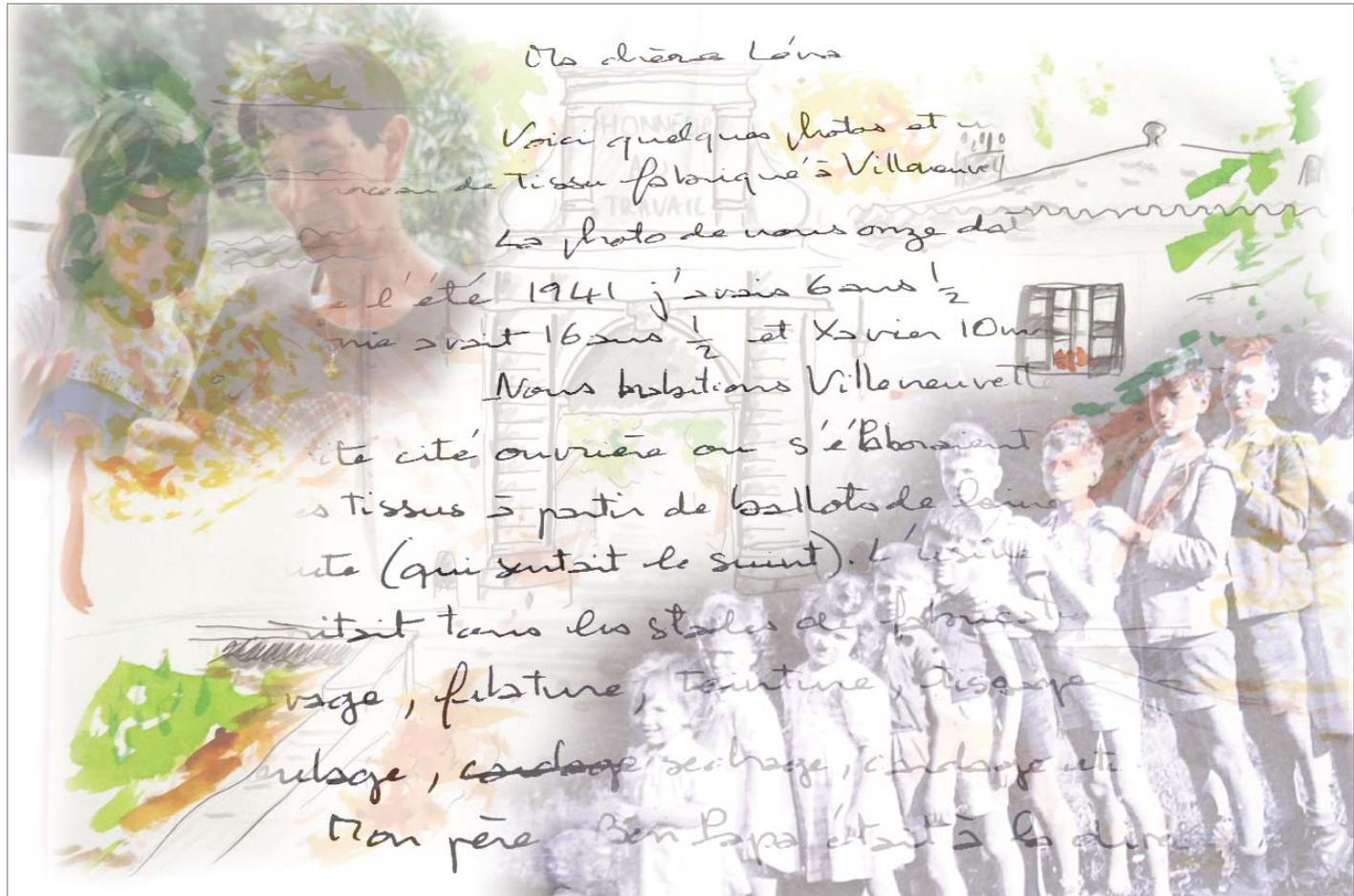
" Gone with the wind "

Cosme Gutierrez Nuqui, mon grand-père, possédait un garage à Pampanga, aux Philippines. Il réparait toutes sortes de véhicules, voitures ou camions, et son modeste travail lui permettait de subvenir à grande peine aux besoins d'une famille nombreuse.

Or un jour, au cours d'une réparation, un morceau de fer s'enfonça dans son pied. Ce débris de ferraille, comme un parasite, instilla le malheur dans sa vie. Le sang de mon grand-père noircit et les médecins, immédiatement consultés, prescrivirent d'amputer au plus vite le pied malade. Mais l'amputation ne réussit pas à arrêter l'infection qui gagna le genou. Six mois plus tard, les médecins décidèrent de retirer une partie de la jambe. La famille de Cosme se retrouva sans ressource.

Ma mère décida alors de quitter son pays pour aider les siens à survivre. Le monde était comme un gouffre ouvert devant elle, dans lequel il lui fallait sauter. Elle hésita longtemps à partir pour les Etats-Unis, que les Philippines chérissaient pour leur aide durant la seconde guerre mondiale. Mais ce fut la France qu'elle choisit, le seul pays qui offrait un visa touristique pour trois mois. Autrement dit, le bout du monde.

En septembre 1983, ma mère, seule, débarqua à Paris Elle ne connaissait personne, elle ne parlait pas un mot de français : aucun membre de sa famille n'était jamais allé en France. Dans sa solitude immense, elle fit un jour une rencontre miraculeuse : elle rencontra une Philippine, égarée elle aussi sur le continent européen, qui lui permit de rencontrer une dame très riche, résidant près des Champs-Élysées, rue Abarignon exactement. Ma mère devint son employée de maison. Son salaire, très convenable, lui permet encore aujourd'hui de pourvoir à la subsistance de sa famille de et de son père qui décéda 27 juillet 2007 le jour d'anniversaire de mon propre père. Peu de temps de sa mort j'ai eu la chance de le voir une dernière fois.



Où chères Léna

Voici quelques photos et un
morceau de tissu fabriqué à Villeneuve

La photo de nous onze dat

de l'été 1941 j'avais 6 ans $\frac{1}{2}$

mon frère avait 16 ans $\frac{1}{2}$ et Xavier 10 ans

Nous habitons Villeneuve

c'est une cité ouvrière on s'élevait

à faire des tissus à partir de ballots de laine

qui sortait de la laine (qui sortait de la laine)

Il y avait dans les salles de fabrication

le tissage, filature, teinture, tissage

le tissage, cardage, séchage, cardage etc.

Mon père Ben Papa était à la direction

LENA

Une bien jolie histoire

Je n'ai jamais tenté d'imaginer l'enfance de ma grand-mère. Je la voyais comme elle est toujours devant moi : souriante, douce, gentille, bonne cuisinière. Ma grand-mère au présent, sans passé ni futur. Je vais les voir, elle et Grand-père, tous les ans depuis ma naissance. Leur maison est peut-être l'endroit sur terre où je me sens le mieux, le plus paisiblement. Le grand jardin, ses balançoires, son chêne centenaire me sont infiniment chers ; la chambre que j'occupe chaque année m'est si familière que je peux la dessiner dans ses moindres détails.

Alors, quand j'en ai eu l'occasion, enfin, j'ai décidé d'interroger ma grand-mère. L'idée est venue naturellement ; il m'a paru évident que je devais en savoir plus sur elle.

Grand-mère est une héroïne " ordinaire ", comme nous pourrions l'être tous. Elle a vécu la guerre, mais pas comme la plupart des gens l'imaginent, car on associe généralement la guerre aux armes, aux morts, aux batailles, à la Résistance peut-être.

Grand-mère a connu la faim. Grand-mère a connu la peur.

"J'avais presque toujours faim. Chaque repas, je voyais ma mère couper onze morceaux de pain pour mes sept frères, mes trois sœurs et moi. Chacun avait un panier dans lequel il trouvait sa part. Mes frères me taquinaient et me proposaient d'échanger mon bout de pain contre des baisers ; j'acceptais souvent... " Aussitôt je m'imaginais Grand-mère mince et affamée, et cette image me fend le cœur. Ma grand-mère est une excellente cuisinière... L'imaginer ainsi me paraît impossible.

Elle me raconte qu'il y avait de temps à autre des incendies dans la forêt jouxtant le village. Chacun se battait pour éteindre le feu. Un jour, petite, elle voulut aider à apporter des seaux d'eau en haut de la colline. "Et puis, me dit-elle en riant, tu vois, j'étais toute seule avec mon seau... J'étais perdue."

Grand-mère s'est retrouvée seule sur le chemin et une flamme la frôla. Elle partit en courant, laissant le seau derrière elle pour retrouver sa famille au village. Elle fit des cauchemars tout l'été, dans lesquels il était question de villages détruits par le feu, de morts...

J'ai bien de la peine à l'imaginer vivant de tels événements extraordinaires et même faisant des cauchemars, elle qui me consolait et me console toujours lorsque je me réveille en pleurs la nuit.

Pour mieux comprendre, je vais à Villeneuve, le village d'enfance de ma grand-mère, et je suis saisie par l'image du passé : les maisons, les portes surmontées d'une sobre croix chrétienne ; la vieille fontaine où l'on lavait le linge ; l'immense bâtisse qu'était sa maison familiale ; le fleuve ; la forêt ; le bassin dans lequel Grand-mère se baignait ; l'usine qui nourrissait le village, aujourd'hui en ruines.

Tout a changé. En bien ou mal ? Je ferme les yeux. J'imaginais Grand-mère ici, mi-héroïque, mi-banale, et je regrette le passé. La beauté et la poésie sont parties et Grand-mère a une bien jolie histoire.



LEA

"Une bouteille dans le Cher..."

Chers parents inconnus,

Je suis né le 9 octobre 1896, mon nom est Malavaud Constantin, plus connu sous le nom de Marcel.

Demain sera un grand jour, je vais partir pour la guerre... Bien qu'on dise partout qu'elle ne durera pas, que la plupart des jeunes de mon âge partent la fleur au fusil, moi, je ne sais pas si je reviendrai jamais.

Que laisserai-je à ma mort ? Qui me pleurera ?

Je n'ai pas eu la chance de vous connaître, vous êtes partis en laissant derrière vous votre fils, sans aucune explication...

Pourtant j'étais si jeune, je n'avais rien fait. Aujourd'hui, qu'êtes-vous devenus ? A quoi ressemble votre visage ? Êtes-vous toujours ensemble ? Tant de questions me tourmentent...

J'aurais aimé partager des moments avec vous, des balades, des repas. Quand je regarde les enfants dans la rue, leur bonheur, leurs sourires, leurs rires partagés avec leurs parents me bouleversent. J'aimerais connaître tout cela. Malheureusement, voici le destin que vous m'avez choisi....

Jusqu'à l'âge de mes 5 ans, j'ai été élevé par une dame fort sympathique. C'est elle qui m'a avoué que vous m'avez laissé à ma naissance, lorsque j'ai découvert un certificat d'adoption. Elle ne m'a jamais parlé de vous, pas un seul mot. Cela ne m'étonnait pas, elle tenait juste à me protéger. Peut-être me trouvait-elle trop jeune ? Puis elle a eu quelques problèmes de santé et n'a plus eu la force de continuer à m'élever. Elle a dû me placer dans un foyer. J'étais souvent seul, je n'avais aucun ami à qui confier cette souffrance.

J'y suis resté six ans, six ans à jouer seul dans la cour, à manger seul, à n'avoir aucune visite. Lors de mes 12 ans, des gens, venus de la campagne, m'ont adopté.

Ils habitaient dans le centre de la France, à Vierzon précisément, dans une petite ferme pleine de chèvres, de cochons, de vaches, et de chevaux. Un lac s'étendait non loin de là où j'allais souvent pêcher et me baigner l'été. On entendait les oiseaux chanter, et le matin vers 5 heures, le coq nous réveillait.

Je n'allais pas à l'école comme tous les autres enfants de mon âge ; je m'occupais de la ferme du matin au soir. Je donnais à manger aux poules, je brossais les chevaux, je leur faisais faire une promenade.

Je m'occupais vraiment de tout ce qu'il y avait à faire dans une ferme.

Ma nouvelle famille était très gentille, elle s'occupait beaucoup de moi, elle s'assurait tout le temps que je n'avais pas de problèmes. Elle voulait que j'arrive à avoir confiance en moi et à vivre normalement.

Le temps a passé très vite, une vie sans nouvelles de vous, à penser, à écrire sur un bout de papier, à essayer d'oublier...

Aujourd'hui j'ai 18 ans, et je pars pour la guerre. Les gendarmes sont venus m'apporter un ordre de mobilisation. J'ai peur.

Je voulais aussi vous annoncer que je suis tombé amoureux d'une femme charmante, du nom de Reine.

Elle venait une fois par semaine à la ferme avec ses parents pour nous acheter des œufs et quelquefois je lui faisais faire une promenade à cheval. Je lui ai promis qu'à mon retour, si je reviens, nous nous marierons.

Si j'ai écrit cette lettre, c'est pour qu'un jour, peut-être, elle vous parvienne et que vous compreniez que pendant toutes ces années, même absents, vous avez été ma seule raison de vivre et d'espérer. Vous savez, je ne suis jamais parti en vacances ; alors, le soir, j'imagine nos retrouvailles sur une plage : nous regarderions les vagues qui se brisent sur le sable.

Si je reviens vivant de cette guerre, je vous promets que je ferai tout mon possible pour vous retrouver.

Quand j'aurai fini d'écrire, je déposerai cette lettre dans une bouteille que je jeterai dans le Cher en espérant que quelqu'un la trouve et vous retrouve.

Votre fils Marcel, qui vous aime de tout son coeur.

Paris, 24 septembre 1914

TRAGÉDIE ESPAGNOLE

La guerre d'Espagne commence en juillet 1936. Un conflit marqué par des affrontements d'une violence nouvelle entre le camp des républicains et celui des nationalistes, soutenus chacun par des puissances étrangères. Marqué aussi par d'atroces massacres de civils. Sans parler des affrontements entre communistes et anarchistes...

Guy Hermet
Prologue à l'histoire d'années politiques de Paris, Guy Hermet a publié de nombreux ouvrages, notamment L'Espagne au 19^e siècle (P.U.F., 1972), Le Chœur d'Espagne (La Scène), « Pointe Histoire », 1985, 1986, 1987, ainsi qu'une Histoire des nations et de l'internationalisme en Europe (Le Seuil), « Pointe Histoire », 1988.



REPROD PAA



Barcelone, fin 1936 : les troupes fidèles au gouvernement républicain partent pour Saragosse (à l'arrière). La guerre a commencé le 18 juillet, lorsqu'Francisco a été nommé pour diriger les républicains. Les républicains réquisitionnent pendant trois ans, à partir d'août, des avions de la France qui avaient été nationalisés. Il y a eu bombardements allemands et français, notamment sur les grandes villes de la péninsule, en particulier Madrid qui ne sera conquise qu'en mai 1939 (page de gauche, la capitale démantelée en 1936). (Page de gauche, en bas, médaille anarchiste portée par un tracteur équipé de mitrailleuses. P.U.F. - 2 Illustration « Opium et Histoire-Dessins/Sigat ».

DOSSIER

Espagne

*... à onze heures trente minutes
Antoine Joseph
de vingt neuf janvier mil huit cent
99 Rue de la
Cullins (Phone)
sa femme, m...
Françoise Navaro.
d'une part. Et Josephine
le vingt et un octobre mil huit
à Bellebarbe 99 Route
de l'Alto. de André...*

... ouverte par le
... du 18 juillet
... de la Repu
... l'un des grands
... de notre époque

... ces vis-à-vis des personnalités conserva-
... trices, surtout catholiques.
... Plus décisif encore apparaît le rôle que
... cette guerre a joué dans la remise en bran-
... des certitudes établies, dans la remise en bran-

Espagne

DIMITRI

Leçon d'Espagne

Grand-père,

Depuis que tu es mort en 2004, j'ai appris plus de détails sur ta vie que tu ne m'en as expliqués. J'étais jeune alors et j'ai encore sûrement bien des choses à apprendre ; peut-être des actes dont tu pourrais être fier, peut-être d'autres dont tu as soigneusement oublié de me parler. Je t'admire pour ce que tu me racontais et je t'admire toujours pour ce que j'ai appris sur toi. J'espère pouvoir un jour te ressembler.

Bien que l'on m'ait raconté tout ce que tu as fait pendant la guerre d'Espagne, j'aurais tant aimé t'entendre m'expliquer tes sentiments. Quand j'étais petit, tu étais un modèle pour moi, l'homme le plus courageux que je connaissais et je ne comprenais pas pourquoi tu étais un héros aussi méconnu. Aujourd'hui, je sais que tu n'étais qu'un soldat parmi tant d'autres et que rien de tous ces honneurs ne t'intéressait.

J'aurais tellement aimé que tu m'en racontes plus. Quand tu as quitté la maison de tes parents de Cuevas del Almanzora, alors que tu n'avais que 14 ans, pour te battre aux côtés des Républicains, pour quel idéal es-tu parti ? Pourquoi combattre et abandonner tes études ? J'ai uniquement appris que tu as été arrêté deux fois. Une fois à Cuevas del Almanzora, où ta photo a été diffusée dans un journal qui a permis aux franquistes de te retrouver, et une autre fois en France où les autorités t'ont livré aux franquistes au lieu de te protéger. Tu as été envoyé en Allemagne avant même d'avoir pu plaider ta cause. Tu as été rejeté par la France qui craignait la guerre alors.

Toutes les histoires que tu me racontais si allusivement, sur lesquelles je te questionnais, avec une avidité de savoir sans bornes, comme celles de ta vie dans les camps, valaient-elles pour elles-mêmes, ou cherchais-tu à me faire comprendre quelque chose dont je n'avais pas encore conscience : une morale ou une leçon à retenir ?

Tu es mort alors que j'en savais si peu sur ta vie en camp de travail en Allemagne, sur ta vie après la Libération. Aujourd'hui encore peu de personnes connaissent bien ta vie dans ces temps-là. Pourquoi as-tu gardé à ce point le silence ? Peut être as-tu voulu tirer un trait sur ton passé ?

Alors que j'allais étudier la guerre d'Espagne, alors que je voulais apprendre l'espagnol pour t'exprimer mon admiration dans ta langue d'origine, tu es parti.

Au fond de moi, j'ai honte d'en connaître si peu sur ton passé tout en t'admirant. J'espère pouvoir te ressembler plus tard et être capable de défendre mes valeurs avec autant de courage.



AURELIA

Le temps arrêté

Mon père possède une montre à gousset en argent qui lui vient de son propre père, Rosario Lo Fermo. Je me suis toujours demandé dans quelle occasion mon grand-père l'avait obtenue.

Je l'imagine, à la fin de la seconde guerre mondiale, revenant d'Allemagne où il avait été fait prisonnier et avait risqué la mort, traversant à pied la campagne italienne jusqu'en Sicile où sa famille l'attendait. Peut-être trompait-il la fatigue et l'ennui de la marche, en jetant un coup d'œil régulier sur le cadran de sa montre, soigneusement accrochée à son veston ?

Je le vois encore au moment de quitter sa femme et ses enfants pour gagner la France, dans l'espoir d'un travail de charpentier mieux rémunéré, regarder, une dernière fois, les aiguilles de la montre avant de se séparer durablement des siens.

Je me le représente sur le quai de la gare de Lyon, attendant anxieusement l'arrivée à Paris de sa femme et de ses enfants, la main serrée sur sa montre, au fond de sa poche.

Je l'imagine, enfin, à Aubervilliers, en 1964, où il résidait avec sa famille, se rendant à son travail. Il travaillait alors avec un Algérien qui ne maîtrisait pas très bien le français, et comme il était monté sur une toiture et qu'il demandait à son collègue de bien fixer l'échelle, ce dernier crut qu'il fallait la déplacer. Rosario tomba du haut du toit sur des barres de fer barbelées. Il me semble voir à cet instant sa montre, précipitée dans le vide, se briser sur le sol. Il mourut quelques heures plus tard à l'hôpital.

Retraite

Nommé secrétaire du colonel en charge du camp, dans la région de Poznan en Pologne, j'ai assisté à de nombreux interrogatoires de prisonniers. Je me souviens avoir été très surpris en entendant l'aumônier protestant, Verdun Sibille. J'avais déjà eu l'occasion de parcourir sa fiche au cours d'interminables heures d'ennui. J'avais été intrigué par son parcours atypique. En effet, il avait été capturé en France du côté de Sedan, envoyé ensuite depuis Drancy en Pologne dans un wagon à bestiaux. Son crime : refuser de travailler pour le Troisième Reich. Plus loin sur la fiche étaient inscrites sa profession, évangéliste, pasteur-adjoint d'un temple en Normandie, son origine, dixième garçon d'une fratrie de dix, sa situation de famille, marié, père de deux enfants. Était jointe une autorisation de prêcher barrée. Je me souvenais avoir entendu, un certain dimanche, au cours d'un repas bien agité, des hommes évoquer le mécontentement d'officiers S.S. qui avaient assisté à un service protestant, le matin même. Les conversations allaient bon train : le pasteur avait prêché sur la fin du régime nazi, avançant que toutes les nations qui s'étaient opposées à Israël, dans la Bible, avaient mal fini. Ce jour-là, j'avais assisté à l'entretien un peu houleux de mon officier supérieur avec l'aumônier protestant. Verdun Sibille arriva, l'air digne, salua très correctement et adopta une attitude polie. Mon supérieur lui dit alors :

"Je vous donne l'autorisation de rendre votre culte protestant auprès des prisonniers, et vous prophétisez la fin proche de l'armée allemande ! Vous rendez-vous compte de votre folie ? Je dois en rendre compte à mes supérieurs. Vous allez très certainement être fusillé pour votre profession de foi stupide. Vous êtes jeune, vous êtes marié et père de famille. Pourquoi avoir refusé de travailler dans les services infirmiers, comme nous vous l'avions demandé ?"

Après un long silence, Verdun Sibille répondit :

"Je suis au service de l'Eternel, le Dieu tout-puissant. Je ne suis pas au service de l'Allemagne ni de cette guerre dévastatrice. Je ne vais pas soigner des blessés pour qu'ils aillent à nouveau combattre et tuer. Je n'ai pas peur de mourir car ce n'est pas vous qui fixerez l'heure de ma mort ni qui détenez l'autorité pour reprendre ma vie. C'est Dieu seul."

A ces mots, l'officier le regarda, furieux, et signa sa condamnation à mort pour le lendemain. Il devait être fusillé.

Le lendemain matin, l'aumônier se présenta à ses exécuteurs. Le camp semblait en effervescence. Sur un banc, il attendait. Il semblait prier ; il feuilletait de temps en temps sa Bible et se replongeait dans sa lecture ou ses réflexions. Des heures passèrent. Vers dix-sept heures, n'y tenant plus, il vint me trouver. Il me demanda pourquoi on le faisait attendre. Je m'informai auprès d'un camarade qui me dit : "Tu n'es pas au courant ? La compagnie du colonel vient de lever le camp. Ils partent sur le front de l'Est. Plus de soldats, donc pas de peloton d'exécution.". Lorsque je prévins l'aumônier Sibille qu'il ne serait pas fusillé, il n'eut pas l'air étonné. Il montra d'un geste le ciel et me dit : "Nous ne sommes rien ; nous sommes seulement Ses serviteurs."



ROMAIN

Récit d'un grand-père martiniquais

Je n'avais à l'époque que treize ans et je coulais des jours heureux, sans me soucier du lendemain, auprès de mes parents et de ma grand-mère paternelle. Nous vivions dans le quartier Médecin de la commune de Rivière Salée, en Martinique. Mon père et moi étions profondément liés l'un à l'autre. Ma tête est pleine de souvenirs avec lui. Il était alors contremaître dans une usine de canne à sucre. Or un jour, à midi ce souvenir hante encore ma mémoire en sortant de l'école, alors que je rentrais déjeuner, j'aperçus deux personnes en train de discuter avec ma mère qui paraissait troublée. Je n'en comprenais pas encore la raison mais lorsqu'elle s'approcha de moi, en larmes, elle dit une phrase à jamais gravée dans mon esprit : " Serge, ton père n'est plus de ce monde ". Ma vie bascula à cet instant ; je me sentis défaillir. Mon père tant aimé avait trouvé la mort, terrassé par une crise cardiaque, en plein travail.

J'étais fils unique, seul avec ma mère ; je ne pouvais compter sur personne. Je dus alors subvenir aux besoins de mes proches, d'autant que la situation sur l'île devenait critique. C'était la seconde guerre mondiale et la pénurie alimentaire sévissait aux Antilles. Dès la fin de l'année 1940, un blocus empêcha l'écoulement des récoltes de bananes et de la canne à sucre : les Martiniquais furent profondément marqués par cette crise.

Je me mis en quête d'un travail : je commençai par travailler dans une boulangerie, puis je devins pêcheur ; je pêchais des fruits des mers, des crabes ou des poissons que je revendais aux gens de la commune. Je décidai alors de louer un mulet pour chercher des légumes dans les campagnes lointaines. Lors d'un de mes voyages, je rencontrai un jeune homme sans famille qui errait de ville en ville. Il devint mon ami et s'occupa de ma mère dont la santé déclinait. Avec son aide, je pus passer un diplôme de tailleur et enseignai par la suite, quelques années plus tard, le métier à d'autres, une fois devenu maître-tailleur. Je pus ouvrir, vers l'âge de vingt-quatre ans, plusieurs ateliers de couture. Grâce à l'argent gagné, j'achetai de nombreux hectares de terre pour cultiver de la canne à sucre. Je revendis cette matière première à des usines pour fabriquer du sucre et du rhum. Peut-être entretenais-je par là un lien avec mon père ? Peut-être souhaitais-je l'enterrer une deuxième fois en créant, comme je le fis quelques années plus tard, différentes entreprises de pompes funèbres ?

A vingt-six ans, je fus élu conseiller municipal. Mon nom est à présent inscrit sur une plaque de marbre apposée sur le mur des écoles et des administrations de Rivière Salée.



LAURA

Autre pays, autre vie...

Mois d'août. Nethanya. Je suis sur la terrasse de la maison de mon arrière-grand-père. De longs moments de silence. Seule avec lui, je regarde ce vieil homme au visage ridé, à la barbe blanche et au dos courbé. Combien d'histoires a-t-on pu me raconter à son sujet ? Or je me rends compte que je ne lui ai jamais posé de questions. A quoi peut-il donc penser à cet instant ? Je lis, dans ses yeux, un mélange de joie et de tristesse. Mon arrière-grand-père habitait dans le quartier juif de Constantine en Algérie, au sein d'une famille très pauvre. Sa mère, qui l'avait eu hors mariage, avait dû quitter la ville pour fuir le qu'en-dira-t-on et avait confié son enfant à ses parents. Afin d'aider ses grands-parents, le jeune enfant chantait des prières pour les morts dans la synagogue de la ville. Sa voix était tellement belle que les proches des défunts redoublaient de larmes quand il entonnait ses cantiques. Mais sa vie lui étant devenue insupportable, il décida de mentir sur son âge pour s'engager dans l'armée de l'air américaine. A quinze ans à peine, il partit aux Etats-Unis. De là, il fut envoyé au Maroc pour faire ses premières armes, puis dans les Liberty Ships, le transport des troupes militaires. Il connut plusieurs bases, Northfolk, Stockfield dans l'Illinois, Montgomery en Alabama, Panama City en Floride. Enfin, il fit une école pour devenir radio et pilote à Saint-Louis. Quelques temps plus tard, alors qu'il était devenu officier et qu'il avait, sans fléchir, progressé dans la hiérarchie militaire, il fut rétrogradé : un autre officier l'avait traité de sale juif, il déclencha une bagarre qui lui valut un blâme. Après sa participation au débarquement en Normandie, il décida de quitter l'armée et de vivre en France. Il rencontra là sa femme qu'il ne devait plus quitter. Autre pays, autre vie. Après des années de combat, il devint pompiste, garagiste, chauffeur de maître. Une vie de repos, selon lui. Puis, à quarante-cinq ans, il décida de passer son baccalauréat qu'il décrocha sans peine. Il se lança alors dans des études de kinésithérapie et put réaliser le rêve qu'il nourrissait depuis longtemps, avec sa femme : s'installer en Israël. Nouveau départ, sans doute le dernier. Je regarde aujourd'hui mon arrière-grand-père ; il a quatre-vingt-six ans et son dos voûté semble supporter un monde, sa vie.



NOUNGOU

Si loin, si proche

En 1998, j'ai retrouvé ma famille venue de France au Sénégal, en Casamance, pendant les grandes vacances. J'ai fait la connaissance de mon arrière-petite-fille Nougou. Je fus tout de suite frappée par sa ressemblance avec moi, lorsque j'étais jeune. J'ai à présent 118 ans et son image continue à hanter mon esprit. Je me revois sortant de ma case, un soir : je l'aperçois couchée sur un tapis près d'un arbre. Je m'approche ; elle dort paisiblement.

"C'est moi, grande soeur Rokhaya"

Elle s'étonne : "Grande sœur ?"

Je ris et lui dis:

"Dans notre coutume, les arrière-grands-mères sont des grandes sœurs à qui on doit le plus grand respect."

C'est notre première rencontre.

Elle me regarde d'un air amusé. Son visage me rappelle le mien à 17 ans sur l'unique photo que j'ai gardée de moi à cet âge. A son arrivée, je n'osais pas trop l'approcher car, en général, les Occidentaux d'origine sénégalaise ne parlent pas notre langue. Je lui demande pourtant si elle comprend ce qu'on lui dit : elle répond qu'elle sait parfaitement parler la langue.

Je m'assois à ses côtés et lui prends la main. Elle se serre contre moi.

" Tu sais, Nougou, en 1900, quand j'avais 20 ans, les jeunes filles faisaient de grands concours d'habits traditionnels. Ces concours ne nous donnaient accès à aucun prix, si ce n'est à une plus grande popularité dans le village. On se retrouvait sur la grande place, animée par quelques boutiques et une mosquée.

On parlait, on dansait. Parfois il arrivait qu'il y ait des disputes entre les bandes pour des histoires de garçons. Toutes voulaient être belles et populaires auprès d'eux ; chaque bande de filles organisait des concours de chant et celle qui avait le mieux chanté recevait de l'argent. L'idéal était que les garçons nous célèbrent dans leur chanson. Lors de la fête de l'Aïd, pour montrer sa richesse à d'autres filles, on devait mettre deux robes de notre choix d'un tissu très populaire qui s'appelle " bazin ", fabriqué au Mali, et des colliers en or en forme de fleur venus de Sierra Leone. Ces colliers étaient du dernier cri et ils coûtaient très cher.

Mon père était agriculteur, il cultivait l'arachide, et comme il gagnait très peu, je n'avais pas les moyens de m'acheter de tels bijoux pour les fêtes. Je me faisais toute timide pour qu'on ne me voie pas... Mais de nombreuses filles m'en voulaient car je m'entendais très bien avec les garçons. Ces derniers me félicitaient de mes tenues alors que je n'avais pas les moyens de m'en offrir de bien belles.

Les garçons me louaient souvent dans leurs chansons, mais les autres filles n'aimaient pas ça du tout, sauf mes amies. Ce fut une jeunesse plein de bonheur mais aussi de rivalité. Aujourd'hui, des jeunes filles telles que toi feraient bien peine avec leurs habits d'occidentaux. "

Elle rit en regardant sa petite robe courte. Ses cheveux sont mal peignés ; ils tombent sur son front et semblent la gêner. Pourtant, l'éclat de son rire réveille en moi le souvenir des fêtes de ma jeunesse. Sa voix résonne dans cette nuit paisible où tout le monde semble dormir. On entend par moments le vent frissonner dans les branches. D'ordinaire, la place du village est plus animée. Mais cette nuit-là, il n'y a que moi et l'Occidentale.



FELIX

L'autre rivage

Je me trouve entre deux destins possibles : demeurer à Oran qui, naguère, était chaleureuse, agréable et qui, désormais, est devenue un lieu de terreur. Moi qui aimais tant flâner dans les rues ensoleillées de ma ville natale, savourer sa douceur de vivre, ses heures sucrées, jamais je n'aurais envisagé un épilogue aussi tragique. Pourtant, Dieu sait que je me suis accroché jusqu'au bout. Mais ces sept exécrables années de conflit permanent ont eu raison de mon enthousiasme.

L'autre solution : monter dans ce vaisseau, renoncer irrévocablement à ma vie et partir à l'aventure en France avec ma compagne et mes enfants, récemment installés à Toulouse. Je ne sais que choisir : mon pays dans lequel j'ai un passé, une histoire dont je n'aurais jamais imaginé devoir me défaire, ou ma femme et mes enfants que je ne peux délaisser. Selon moi, cette patrie représente les valeurs essentielles de la vie : la beauté, la création. Comment pourrais-je vivre sans elle ?

Puis, soudain, des cris lancinants derrière moi. Je vois un jeune homme ensanglanté, hurlant de ses dernières forces : "A l'aide !". Le tireur se place à côté de sa victime et lui loge une balle entre les yeux puis se vante d'avoir commis un homicide aussi gratuit. Cet effroyable spectacle que j'avais vu sans cesse se renouveler, sous mes yeux, ne me fit plus douter et me rappela l'état désastreux et sûrement irréversible de l'Algérie. Malgré quarante années passées dans ce merveilleux pays, il fallait se rendre à l'évidence. Cela me fit songer à une phrase d'André Gide : "Ne découvre de nouvelles terres que celui qui sait quitter tout rivage".

Plus de délai possible ; aujourd'hui est le jour J. D'un pas inébranlable, je monte dans ce navire, lesté de l'unique valise que j'ai pu sauver. Au dernier instant, j'y ai glissé une pièce d'échecs confectionnée de mes propres mains dans du bois d'olivier. L'olivier, un arbre d'ici, à la fois tortueux et solide, si agréable à travailler. Lors de mes heures perdues, j'aimais façonner sa texture, modifier sa fibre, lui faire adopter ses formes bien définies... La sirène du navire retentit, m'extirpant de mes divagations. Je songe une dernière fois à tous ces beaux instants vécus. La nostalgie m'étreint mais je la rejette. Je dois vivre ce moment comme le prélude d'une nouvelle ère. Ce sont de nouvelles odeurs, de nouvelles sensations, de nouvelles rencontres qui paveront ma route. Le roulis des vagues m'emporte au loin et m'aide à effacer à tout jamais ce chapitre de ma vie. A présent, j'élude le passé pour songer à l'avenir. Reverrai-je un jour à nouveau de ma terre natale ?



ELODIE

Bribes décousues

De ma grand-mère, il ne me reste qu'un collier que son mari lui avait offert pour son anniversaire, et des souvenirs.

J'étais très proche d'elle : tous les dimanches, mon père, ma sœur et moi allions lui rendre visite et je passais de longs après-midi à ses côtés. C'est ainsi qu'un dimanche, avec beaucoup de réticence et de peur, elle me raconta son histoire. Elle venait de Bucarest et comme elle était juive, elle avait été envoyée à Auschwitz avec son mari. Ils en réchappèrent Dieu sait comment. Après la guerre, elle vint s'installer à Paris. Sans argent ni logement, mes grands-parents firent tous les métiers puis finirent pas s'installer dans le quartier de la République où ils tinrent un magasin de vêtements.

Elle ne parvint jamais vraiment à parler correctement le Français. Un jour même, alors qu'elle voulait s'acheter une paire de chaussures, à la question de la vendeuse qui lui demandait quelle était sa pointure, elle lui répondit qu'elle chaussait du 26.

J'aurais tant aimé lui poser plus de questions sur sa vie mais, je sentais combien mes demandes l'obligeaient à raviver des souvenirs douloureux. Je connais son histoire par bribes décousues : elle a évoqué pour moi la dénonciation dont elle fut victime, la foule d'hommes, de femmes et d'enfants regroupés dans le camp, la faim qui la tenaillait, les longues nuits de marche...mais tous ces détails ne me donnent qu'une image imparfaite de ce qu'elle a connu.



STEPHEN

" Jamais plus ! "

Mon sang ne fit qu'un tour ; désemparée, je parcourus la pièce en chancelant ; je criai son nom, je sentis une boule dans ma gorge. Après ces premières minutes de désespoir absolu, je froissai la lettre et m'effondrai sur la table en sanglotant. Je pensais à notre mariage et le souvenir si vivace de cette cérémonie me tirait plus de larmes encore ; mais au fil des minutes, je me rendis compte que tout n'était pas fini ni

désespéré ; je ne l'avais pas épousé contre mon gré ni aimé aussi sincèrement ensuite pour le voir partir à la guerre. Julien était encore vivant, du moins je l'espérais, et même s'il devait mourir, je tenais à le revoir une dernière fois.

J'enfilai mon manteau et mes souliers et réveillai mes petits Maurice, Julien et Henriette, de 4, 6 et 9 ans. Je leur fis comprendre qu'il ne fallait pas poser de questions. En parcourant les rues sombres de Paris, je les menai rue du Fer à Moulin, dans le quartier des Gobelins, chez Jean, mon frère cadet, qui se chargea des enfants sans poser de questions. Je lui expliquai juste que je serais de retour dans quelques jours. Il ne fallait pas tarder ; Julien pouvait trépasser d'un jour à l'autre. Je filai Gare de l'Est, le jour se levait et je trouvai, tant bien que mal, un train en partance pour Verdun.

Pelotonnée sur une banquette glacée, j'écoutais les bruits rythmés et monotones du train ; je voyais Paris s'estomper et la verdure des campagnes émerger du petit matin gris. Le paysage me rappelait ma Mayenne natale, mes parents, et mon mariage à seize ans. Je ne tenais alors guère à épouser cet homme plus petit que moi, à l'allure gauche et réservée. Ce furent les paroles de mon père qui parvinrent à me convaincre : Papa me répétait sans cesse qu'il ferait un bon époux, que les apparences étaient trompeuses, qu'il ne fallait pas m'entêter. Et je l'ai épousé (le premier mariage non religieux du département - on parla longtemps du scandale en Mayenne !) et conformément aux paroles adroites de ce père à qui je dois tant, j'ai adoré Julien. Je songeais à tout cela et sombrais peu à peu dans un sommeil de plomb.

Mon réveil fut brutal. Je pensais être à la maison, au dessus de notre hôtel restaurant du 27, rue Washington, et retrouver Julien comme chaque matin, mais j'étais dans ce train. Une fois descendue, je me dirigeai vers une auberge où je pus me restaurer et trouver un abri. Hantée par l'image de mon mari agonisant, je ne pus fermer l'œil la nuit suivante. Le lendemain, les aubergistes me prêtèrent un vieux vélo rouillé pour approcher de l'hôpital de campagne où Julien gisait sans doute sur un brancard, veillé par l'infirmière qui m'avait écrit.

Je pédalais, la tête ailleurs, inquiète de mon avenir ; que ferais-je si Julien mourait ? Que dire aux enfants ? Enfermée dans mes pensées, je ne vis pas le fossé où je basculai. Je me relevai avec peine, retenant mes larmes ; ce n'était pas le moment de pleurer au milieu de cette campagne désolée ; une voix m'interpella : c'était un homme grand, brun qui portait l'uniforme de simple soldat, un bras bandé sous la capote.

"Que faites-vous là ? Qui êtes-vous, Madame ?

Je recherche mon mari, répondis-je d'une petite voix étranglée

Quel est son nom ?

Julien Guérin, j'ai reçu une lettre d'une infirmière qui...

Oh, je suis désolée Madame, mais j'ai bien peur qu'il ne soit trop tard, dit l'homme en tendant le bras vers les champs, derrière moi. "

Je tournai la tête dans la direction qu'il me montrait et découvris un groupe d'hommes au loin, sergents, gradés, galonnés, disposés en cercle autour d'un aumônier soldat. Une petite trompette militaire se mit à retentir : c'était la terrible "sonnerie aux morts".

Je m'approchai en courant, les yeux brouillés ; sans ménagement j'écartai les uniformes qui me barraient le chemin ; je me retrouvai face à une fosse que comblaient à la pelle deux fossoyeurs. Au bord de l'amas de terre noire était couchée une modeste croix de bois blanc qui portait l'inscription : ... GUÉRIN Julien, 1883 - 1917, Mort pour la France...

Les militaires qui m'entouraient s'étaient figés. Je poussai un cri déchirant en tombant à genoux.

Un homme à la poitrine couverte de médailles, les mains gantées, coiffé d'un képi étoilé, se pencha vers moi :

"Vous êtes Madame Guérin, je présume ? Comment diable êtes-vous arrivée jusqu'ici ?, lança-t-il d'une voix cassante, ...pas la place des civils... zone militaire..."

- On n'a pas pu le sauver, reprit un autre plus doucement, il est mort de ses blessures hier soir : des tirs trop courts de notre artillerie qui ont décimé nos lignes de front... Relevez-vous, Madame, venez...

- Par ici Madame, me dit le premier officier, me tirant par le coude, vous recevrez la Croix de Guerre en son nom et tous les honneurs militaires."

D'un geste, il me remit la médaille en déclamant un bref discours guindé que j'entendis à peine. Je pris la décoration de bronze froid au creux de ma main, la colère monta en moi d'un coup et je la leur jetai violemment en plein visage, en hurlant mon chagrin et mon dégoût : du haut du talus, je levai une main tremblante au-dessus de sa tombe et clamai, les yeux plantés dans ceux des officiers médusés qui me faisaient face :

"Julien, je te le jure, tes fils n'iront jamais à la guerre ! Jamais !"

J'avais tort. En 1939, plus de vingt ans plus tard, je dus accompagner mes deux fils, Julien et Henri, Gare du Nord. Ils partaient combattre les Allemands à leur tour, et comme tous les conscrits, ils étaient dociles et sûrs de la victoire.

Je reconnus alors la même colère qui montait en moi, quand le train s'ébranla, les hommes dans le train, les femmes, les enfants et les vieillards sur les quais agitant leurs mouchoirs. J'avais juré à leur père qu'ils ne serviraient pas de chair à canon ; j'avais juré...



JUDITH

" Le rire s'entend de plus loin que les pleurs " (proverbe yiddish)

Cela fait 14 ans que je te connais, toi Viviane Warkowicz, ma grand-mère, née en 1938 à Gostynin en Pologne. J'ai toujours su que tu étais une enfant de la guerre, mais par respect, je n'ai jamais vraiment posé de questions à ce sujet. Petite, je voyais les adultes s'asseoir autour de toi, et tu parlais. Ils te regardaient fixement et n'osaient dire un seul mot ; le silence était pesant et la tristesse s'affichait sur les quelques visages que je voyais. Tu leur racontais ton histoire avec difficulté. Tes phrases étaient courtes et tu t'arrêtais quelquefois en cours de phrases. Moi, je ne comprenais pas. Une autre fois, tu faisais écouter à mes parents une cassette où ta mère était en train de raconter son histoire en Yiddish. Mais je ne comprenais toujours pas et n'osais pas t'en demander plus. Je ne donnais aucune explication à toutes ces petites histoires que j'entendais. Je n'y réfléchissais même pas.

Pourtant un certain lundi, mon professeur de Français a annoncé à toute ma classe que nous allions devoir raconter un moment de la biographie d'un de nos ancêtres dont la vie aurait été liée à l'Histoire et qu'une photographe nous ferait faire des photos-montage à partir d'objets ayant appartenu à notre parent. Instinctivement, j'ai tout de suite pensé à toi. J'avais quelques petites informations sur ton enfance mais voulais les approfondir, pour enfin comprendre ! Tu m'as proposé de te rendre visite, pour que je t'explique en détail ce projet ; tu as alors été ravie de pouvoir enfin dévoiler ta face cachée. Le fait de me raconter ton histoire allait te faire te remémorer des souvenirs douloureux mais tu voulais transmettre ton histoire à tes petits-enfants qui la transmettraient un jour à leurs enfants. Cette histoire ne devait pas être oubliée. Tu as ouvert un carnet où tu avais écrit quelques notes et tu as commencé à me raconter.

Durant toute ton enfance, tu étais entourée par ta famille, ta mère, ton père capturé par les Allemands au milieu de la guerre et ton grand-père qui vous protégeait ta mère et toi. Le village de Gostynin où tu habitais fut, du 1er au 6 septembre 1939, le théâtre de très violents affrontements. Il était infesté d'Allemands et vous entendiez jour et nuit des tirs dans la forêt toute proche. Les Polonais résistèrent courageusement, mais devant la puissance de la Wehrmacht, la ville tomba au bout de six jours. Aussitôt les nazis entamèrent une campagne de terreur visant à semer la panique au sein du peuple et notamment des habitants juifs afin de décourager toute tentative de résistance. La synagogue fut détruite, et le bois servit de combustible.

Les rafles se multipliaient de jour en jour. En janvier 1941 le ghetto occupait plusieurs quartiers de la ville. Ta famille et toi ressentiez constamment la peur, peur que vous étouffiez dans la prière. Chaque jour, vous priez ; vous étiez enfermés dans ce ghetto de Gostynin et toi tu jouais avec des filles juives comme toi. Dans le ghetto, ta mère t'évitait de passer devant les endroits les plus insalubres. Parfois, des enfants morts gisaient sur les pavés, ou même certaines personnes se faisaient frapper par les gardes allemands. Chaque fois que vous aviez vent d'une rafle, car le bruit courait vite, grand-père disparaissait et ta mère t'emmenait en forêt chercher des myrtilles ou des champignons malgré les risques de recevoir une balle perdue. Tout valait mieux que de se faire prendre. Vous ne rentriez que lorsque ta mère pensait que tout était calme. Je ne comprenais pas tout, mais beaucoup de choses m'ont marquée. "On mûrit bien vite pendant de telles périodes et on prend vite conscience du danger", me disais-tu. Tu avais à peine 3 ou 4 ans et tu avais déjà passé toute ton enfance à te cacher ! Avant que le ghetto soit cerné par des barbelés, ton grand-père en partait deux fois par semaine pour aller à Varsovie. Il achetait tout ce qu'il pouvait, surtout de la nourriture et de la vodka. Tout le commerce se faisait au marché noir ; les Juifs devaient démissionner de leur travail, vendre des produits alimentaires pour pouvoir acheter le minimum vital. Dans la pièce où vous logiez, il y avait une trappe sous le lit. Elle menait à une cave où grand-père cachait ses trésors. Les Allemands eurent vent de son commerce, informés par des voisins et un jour, alors que tu avais trois ans tout juste, ils sont arrivés chez vous très menaçants. Ils exigèrent que ton grand-père leur donne toutes ses bouteilles. Grand-père leur dit alors qu'ils pouvaient descendre dans la cave pour vérifier par eux-mêmes qu'il n'avait rien. Les allemands tournèrent les talons, mais ils dirent une chose qui te terrifia. " J'ai assisté à toute la scène, me dis-tu, et je m'en souviens comme si c'était hier : "Un jour vous allez vous traîner à genoux devant nous en nous suppliant de ne pas vous tuer ! ", telles furent leurs paroles. "

Vous espériez que la guerre allait bientôt prendre fin. Chaque jour l'angoisse vous envahissait. Vous craigniez à chaque instant d'être arrêtés car vous étiez juifs. Ta mère faisait des rêves prémonitoires. Chaque fois qu'elle rêvait de sa mère, celle-ci la mettait en garde contre un danger imminent. Au printemps 1942, vous étiez encore dans le ghetto et ta mère vit la sienne dans son rêve ; cela signifiait "Danger !". Le lendemain matin, ta mère donna tout ce qu'elle avait, ses bijoux, son argent, tout, au garde du ghetto, pour que ta mère, ton grand-père et toi puissiez partir. C'est alors que le soir même, une fois enfuie, tu appris que tous les habitants du ghetto de Gostynin avaient été déportés pour les camps d'extermination. En effet, la plupart des juifs périrent dans le camp de Chelmno.

Ta grand-mère, de là où elle était, veillait sur vous. Vous allâtes alors de maison en maison à la recherche d'un abri stable à la campagne. Vous tombiez parfois sur quelques personnes singulières, comme une femme qui dormait avec une hâche. Depuis que son mari avait été pris par les Allemands, elle avait perdu la raison. Quiconque s'approchait de sa maison risquait la mort. Le danger était constant, mais il fallait à tout prix survivre et surtout ne pas se faire prendre par les Allemands ! Pour ne pas vous faire démasquer, vous deviez passer pour chrétiens ;

tu apprenais les prières et allais à l'église du village tous les dimanches. Ta mère, sous le prétexte d'une sciatique, décréait qu'elle devait se reposer, mais en fait elle ne voulait pas jouer ce jeu. Avant la guerre, lorsque vous alliez à la synagogue, ton grand-père, comme tous les hommes, devait porter la Kippa. Ayant l'habitude de garder la tête couverte dans un lieu de prière, il n'enlevait pas son chapeau à l'église. Toute la famille aurait pu être démasquée...

Fin 1944-début 1945 il y eut des mouvements dans l'armée allemande ; des bruits couraient que les Allemands, sentant la défaite arriver, voulaient tout détruire avant de se retirer. Les villageois prirent peur et décidèrent de creuser, en plein champ, des abris. Grand-père en creusa un également, mais sans porte. On y apporta des couettes, car il faisait très froid, et des provisions pour quelques jours. Dès que vous entendiez les avions et les premières salves, vous vous précipitiez dans les abris. Heureusement ! Car lorsque le bruit se calma et que vous sortîtes de vos cachettes, le village était en flammes. Tout était détruit ! Recomença alors pour vous l'exode. Il fallait fuir cet endroit. Avec le peu de choses qu'il vous restait, les couettes et un peu de nourriture, vous vous mîtes en marche en une longue colonne. Vous alliez là où se trouvaient les soldats russes, vos libérateurs ...

Une fois la guerre terminée, à l'âge de 6 ans tu es retournée à Gostynin. Tu étais la seule enfant juive qui restait ! A l'école, les enfants te lançaient des pierres. Ta mère alla voir le directeur mais en vain ! Vous décidâtes de retourner à Paris, rejoindre ta tante maternelle. Ta mère et ton grand-père ont chacun refait leur vie, en essayant de tout oublier, mais toutes ces atrocités vous marquaient à jamais ! Ta mère a rencontré un survivant des camps que tu considérais comme ton propre père, puis tu as eu une petite soeur.

" Nous avons recréé notre famille, nous avons survécu ; mon enfance m'a rendue plus forte... " Tu as refermé ton carnet, et tu m'as dit : "Voilà mon histoire !..." Je ne savais pas tout cela, toutes ces choses que tu avais apprises, petite, comme se taire, ne pas éternuer, ne pas respirer pendant plusieurs minutes pour que les Allemands ne vous découvrent pas.

Et en riant, tu me dis : "Fais-en un bon récit ! " Ce rire un peu intimidant résonne encore dans mes oreilles.



REMI

Vue d'avion

"Commandant Challe dans mon bureau !"

La voix du général retentit, couvrant les bruits des moteurs et les rires des mécaniciens. Tu entends ton nom et pourtant, tu ne sursoutes pas. Les appels du général, tu y es habitué depuis longtemps. Tu es calme, patient, tenace et taciturne. Malgré cette expression sévère qui règne continuellement sur ton visage et la tristesse de ton regard, ta beauté est frappante. Tu termines de manger avant de te diriger lentement vers le bureau de ton supérieur :

"Ah, entrez, commandant, je vous attendais. Comme vous le savez, l'armée allemande est en déroute. Mais elle nous cause encore quelques problèmes, en particulier en Prusse Orientale. C'est pourquoi je vous ai choisi pour effectuer une mission de reconnaissance aux alentours de Pillaken, une petite ville située à deux heures de vol. Avez-vous des questions ?

Non, mon général.

Alors vous partez dans une heure.

A vos ordres, mon général."

Pendant cette heure, tu avertis tes trois compagnons, tu prépares ton vol et tu décolles. Malheureusement, l'avion ne peut décoller. Son train d'atterrissage reste bloqué. C'est donc avec deux pilotes que tu pars. Au bout d'une heure, l'aspirant repère trois avions allemands. Tu choisis ta cible et te diriges vers elle. Tu remarques que tes subalternes font de même. Tu reportes ton attention sur ton adversaire. Tu sais, et il le sait sans doute aussi, que ton avion est plus lent. Tu vas devoir compenser cette faiblesse par une plus grande mobilité. Un combat s'engage. Les balles commencent à fendre l'air. Très vite, ton adversaire a le dessus et tu dois faire appel à toutes tes capacités pour ne pas te faire toucher. En gardant ton sang-froid, tu te mets à enchaîner les loopings, les vrilles, les piqués suivis de remontée en flèche, les rase-mottes... Tout le temps où tu effectues tes manœuvres, ton ennemi te serre de très près. Mais il n'a pas vu venir le piège. En effet, tu t'es arrangé pour avoir le soleil dans les yeux, puis, brusquement, tu effectues un looping et te retrouves dans le dos de ton adversaire qui, ébloui, n'a pas le temps de réagir. Au moment de tirer, tu hésites. Après tout, c'est un homme comme toi, avec une famille, peut-être des enfants. Et toi, en appuyant sur un bouton, tu vas détruire une famille... Pourtant, les longs mois passés chez les pilotes du Normandie-Numen t'ont appris à être sans pitié. Alors, tu tires, une rafale, une seule. Le pilote est tué sur le coup. L'avion s'écrase. Soudain, tu remarques que tes compagnons ont déjà abattu leurs adversaires et se tiennent prêts à recevoir tes ordres. Tu leur ordonnes de continuer la mission. Dans Pillaken, tout est en ruines. Malgré tout, vous apercevez quelques soldats habillés en vert de gris et quelques tanks. Sur le chemin du retour, tu repenses à cet avion abattu ; tu voudrais oublier mais tu ne le peux pas. Quand vous arrivez, le général est tellement satisfait qu'il homologue toutes vos victoires. C'est ta quatrième.



ROBIN

Le bon vieux temps

Un dimanche pluvieux, j'avais rendez-vous avec ma grand mère Aase, qui m'avait proposé d'aller prendre un chocolat chez Lipp, un vieux café de St Germain-des-Près. Tout en sirotant mon chocolat, je regardais tranquillement les mouvements furtifs des passants, rares par ce temps. Ma grand-mère me dit alors:

"Tu vois le café d'en face ?

- Le Café de Flore ?

- Non, un peu plus à droite, le Café des Deux Magots. C'est là que j'ai passé ma première soirée à Paris.

- Quand ça ?

En 1951... Jens, un ami photographe qui travaillait pour un journal équivalent à Paris-Match, savait que je voyageais souvent en auto-stop. Il m'avait proposé de faire un reportage sur un voyage que je ferais de Copenhague à Paris. Il m'avait amené ici au Café des Deux Magots. Ce jour-là, Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir étaient installés à la terrasse, entourés de nombreux photographes. Plus tard dans la soirée, Jens m'a expliqué qu'il s'agissait de deux écrivains célèbres.

Quel hasard ! Juste le soir de ton arrivée... Tu as eu de la chance !

Pas tant que ça... Tu sais, Robin, à l'époque, les artistes et les intellectuels se retrouvaient souvent dans les cafés de St Germain-des-Près !"

Je souris. La pluie s'était arrêtée ; ma grand-mère me proposa une promenade au jardin du Luxembourg. Sur le chemin, elle continua le récit de sa première journée à Paris : à son arrivée, pour la consoler de son voyage long et épuisant, Jens lui avait montré la Tour Eiffel. Devant cette dernière, ma grand-mère avait ri: "C'est ça, le symbole de Paris, un vieux clou rouillé ?". Jens, un peu vexé, l'avait invitée à le rejoindre le soir même au fameux café, celui des Deux Magots.

Ma grand-mère et moi approchions du carrefour de l'Odéon quand un vieil homme interpella ma grand-mère. "Aase! What the hell are you doing here ? Where have you been all these years ?"

Oh! Bob! You look fine! This is ma grand-son Robin, I was just speaking about "le bon vieux temps".

Là, debout sur le trottoir, ils discutèrent longtemps. Ils riaient, évoquant leurs souvenirs de jeunesse, et j'eus l'impression que ma grand-mère n'avait que vingt ans. Finalement après d'interminables au-revoir, l'Américain nous quitta et ma grand mère resta songeuse.

A Odéon, Aase me désigna un autre café, autrefois appelé "le Monaco". C'était en quelque sorte le quartier général des Américains. Bob y venait souvent vendre le New York Herald Tribune, me dit-elle.

"Que venait-il faire ici ?"

C'était l'époque du maccarthysme aux Etats-Unis.

Pardon?

Mc Carthy était un sénateur à l'origine d'une chasse aux sorcières visant toutes les personnes jugées "anti-américaines" : les communistes, les gauchistes, et par extension de nombreux artistes, considérés comme anticonformistes. Du coup, beaucoup d'entre eux ont fui les persécutions et la censure. Ils sont venus en Europe, surtout à Paris, afin de pouvoir s'exprimer librement. Parmi eux, beaucoup d'écrivains, de noirs, d'homosexuels...

Et toi, pourquoi es-tu venue en France?

Je me sentais ici comme eux, libre et joyeuse. J'ai pris goût à cette compagnie. J'ai rencontré ton grand-père John. Il était traducteur et correcteur dans une maison d'édition qui ne publiait que des livres censurés aux Etats-Unis. Avec lui, je me suis installée en France, pour ne jamais repartir vivre au Danemark. Devant les grilles du jardin du Luxembourg, nous nous aperçûmes qu'en discutant, nous avions laissé le temps filer et que le jardin allait fermer.



DAVID

Le joueur d'harmonica

Maurice Heni, mon grand-père, s'installa à Paris avec sa famille, dans les années cinquante, contraint de quitter l'Algérie à cause de la guerre. Pour subvenir à ses besoins, il dut travailler à Pigalle dans le salon de coiffure de son oncle. Ce dernier lui versait un salaire de misère et le traitait très mal. Aussi, il dut apprendre la coiffure seule, sur des perruques. Il décida aussi d'apprendre à jouer de la musique, particulièrement de l'harmonica. Ainsi, il se rendait dans des stations balnéaires renommées, comme Deauville ou Trouville, et sur les places publiques, où il jouait, avec quelques compagnons, des salsas ou des tangos. Autour de lui se regroupaient des vacanciers qui se mettaient à danser.



PASTELLE

Soigner plutôt que tuer

Mon grand-père avait vingt ans lorsqu'il fut mobilisé pour l'Algérie. Profondément favorable à l'indépendance, il partit à la guerre dans l'idée de ne pas tuer un seul Algérien. Après avoir quitté sa fiancée, ses parents et ses amis, il prit le train à Paris en direction de Marseille où il embarqua sur un bateau qui le conduisit à Oran. Là, il fut affecté dans un régiment où son supérieur lui attribua des armes, notamment un poignard dans son fourreau. Il devait le conserver à tout moment lors de ses missions dans le cas où il aurait à se défendre. Il ne se sépara jamais de l'étui, mais ce dernier était toujours vide. Il attrapa la scarlatine dans le camp militaire où il vivait et il dut rester six semaines à l'hôpital. Cette maladie fut une aubaine pour lui car elle lui permit de se soustraire aux combats. Les infirmiers, qui devaient soigner des blessés toujours plus nombreux, l'employèrent comme assistant et lui apprirent à faire des compresses. C'est ainsi qu'il devint infirmier et il reçut de nombreuses médailles pour sa bravoure et son sang-froid. Il pratiqua aussi de nombreux accouchements qui laissèrent dans sa mémoire une trace durable. Il me racontait parfois qu'il avait vu des femmes algériennes accoucher debout en se tenant à une corde. A son retour à Paris, il ne continua pas son métier d'infirmier mais retourna à sa première vocation, l'architecture d'intérieur. Il fit longtemps des cauchemars liés à cette époque qu'il avait beaucoup de mal à évoquer.



ELIOTT

Etonnant voyageur

Je ne sais pas pourquoi j'ai décidé de parler de toi. Tu es mon grand-père et pourtant je te connais si peu. Nicolas Czernin. Je ne te vois plus depuis des années. Je ne sais même pas à quoi ressemble ta vie. Depuis une vingtaine d'années, tu habites au Népal ; tu as trouvé là-bas une nouvelle compagne que je n'ai jamais rencontrée. Tu es devenu bouddhiste. Qu'est-ce qui te prédestinait à finir ta vie si loin de ton lieu de naissance, à adopter une religion et une culture si différentes des tiennes ? Qu'est-ce qui te portait vers un tel pays ? Issu de la noblesse autrichienne, tu as passé toute ton enfance en Angleterre. Apatride, tu aurais pu bâtir ta vie dans ce pays, si tu n'avais rencontré ma grand-mère, Danielle Alligier, venue de Paris pour passer des vacances outre-Manche. Sa rencontre t'a dirigé vers un autre lieu, la France.

Vous avez décidé d'acheter une villa dans le golfe de Saint-Tropez et tu es devenu photographe. On m'a dit que tu sortais beaucoup, que tu fréquentais assidûment les plages. J'imagine la douceur de ta vie alors. Un jour, ta mère est venue d'Angleterre te rendre visite : elle te fit le cadeau d'une 2 CV et ce présent, qui me semble aujourd'hui somptueux, orienta ta vie dans une nouvelle direction encore.

C'était les années soixante et sans doute influencé par la mode hippie, tu as décidé de partir en voyage. A bord de ta voiture, seul (pourquoi seul ?), tu as traversé de nombreux pays, l'Italie, la Turquie, l'Iran, l'Irak, pour gagner l'Inde. Qu'as-tu rapporté de ce long périple ? J'aimerais tant le savoir. Quel objet, quel souvenir, quelles images ? Est-ce que ces voyages ont changé ta vie ? Sans doute. Pourtant, lorsque tu es revenu, ta vie a semblé reprendre son cours normal. Presque normal : tu as quitté ma grand-mère et tu es reparti, bien des années plus tard, au Népal où tu t'es isolé, pendant deux mois, dans une grotte pour prier. Ton parcours ne ressemble pas à celui d'un grand-père ordinaire. Nous n'avons aucun point commun et c'est peut-être paradoxalement cela qui me rapproche de toi. J'observe ta photo et pourtant, je crois reconnaître quelques similitudes dans nos traits.

Les élèves de 3e 3

Collège Vincent d'Indy
8, avenue Vincent d'Indy 75012 PARIS
2007/2008